

Le numérique redessine les contours de la profession

Jérémie GANDIN

Responsable d'enseignements
École supérieure
de journalisme de Lille
jeremie.gandin@esj-lille.fr

Pierre SAVARY

Directeur des études
École supérieure
de journalisme de Lille
pierre.savary@esj-lille.fr

Corinne VANMERRIS

Responsable d'enseignements
École supérieure
de journalisme de Lille
corinne.vanmerris@esj-lille.fr

Les écoles de journalisme dispensent des enseignements professionnels dont le principal objectif – certes pas le seul mais le premier – est d'amener les étudiants à être opérationnels dès qu'ils sont confrontés à la réalité du métier : collecte d'informations, vérification des sources, hiérarchie de l'information, reportage de terrain, techniques d'interview, ce qu'on nomme « les fondamentaux » sur lesquels nous reviendrons et qui valent pour tous les médias, auxquels s'ajoutent les différentes techniques, radio, télévision, presse écrite, presse en ligne, etc.

L'évolution de l'industrie de la presse, tant dans ses grandes tendances que dans ses soubresauts, est sans cesse au cœur de nos discussions. Les sites d'information constituent ces dernières années un intéressant sujet d'observation. Il leur reste, on le sait, à construire un modèle économique viable leur permettant de recruter des journalistes professionnels bien formés à la hauteur de leurs besoins de contenu fiable et sérieux. Sans cesse, nous discutons avec les professionnels en activité dans les rédactions, y compris dans les médias en ligne, d'une part parce qu'ils constituent l'essentiel de notre corps enseignant et qu'ils accueillent, en stage, nos étudiants, mais aussi parce que chaque année les contenus d'enseignement sont réévalués et adaptés en tenant compte de nouvelles organisations, de nouvelles technologies.

Mais répondre aux besoins de l'industrie de la presse n'est pas notre vocation exclusive. On attend aussi d'une école d'excellence telle que l'ESJ-Lille qu'elle forme des professionnels créatifs, capables à terme d'apporter leur pierre à l'édifice, leur part de réflexion et si possible d'anticiper les évolutions de notre métier, en tout cas d'être prêts à les prendre à pleines mains. Une fois bien sûr qu'ils auront fait leurs premières armes, en stage, en CDD ou en piges.

À ce titre, obligation nous est faite d'amener les étudiants à envisager en quoi le numérique bouleverse les médias, tous les médias, et en quoi, peut-être, il redessine les contours de notre métier ; comment il crée de nouvelles fonctions sous la large appellation de « journalistes professionnels ».

Le Web, un socle de la formation

Les enseignements numériques ont nettement augmenté en termes d'heures affectées dans les cours de 1^{ère} année au cours des cinq dernières années. Petit à petit, le numérique s'est transformé en pratique professionnelle à part entière, alors qu'il avait constitué un complément ou une approche, une sensibilisation aux nouvelles technologies.

C'est donc sous la forme de sessions de deux ou trois jours, comme pour la radio, la télé ou l'agence, que les étudiants se frottent au numérique, encadrés par des journalistes du monde.fr, de Rue89, de Médiapart, lavoixdunord.fr, slate.fr, 20mn.fr etc. Ils y apprennent les grands principes de l'écriture web, le journalisme de liens, la mise en ligne de sons, d'images et de vidéos, la création de blogs et de sites, l'édition en ligne, le travail d'une rédaction web constituée travaillant autour d'une même thématique, l'utilisation des réseaux sociaux.

Au-delà du nombre d'heures consacrées au numérique, l'évolution se fait aussi dans les contenus des sessions. De plus en plus, nous proposons à nos étudiants des exercices pratiques, en constituant des rédactions web en parallèle de rédactions papier lors des opérations spéciales qui sont organisées à l'ESJ : municipales 2008, élections américaines 2009, régionales 2010, reportages en Géorgie (latitudes Tbilissi) et en Turquie (latitudes Istanbul) donnant lieu à la création d'un magazine papier. Nous souhaitons les amener à réfléchir sur l'organisation d'une rédaction bi-médias, ses multiples temporalités et la diversité de ses formats.

Tous bénéficient d'un socle non seulement de culture numérique, mais également de pratique professionnelle les amenant à pouvoir assurer un remplacement dans une rédaction web d'un titre de PQR

l'été, lorsqu'ils sont en stage. À leur entrée à l'École, tous n'ont pas le même niveau ni la même appétence pour le Web. Notre objectif n'est pas d'aligner leurs connaissances ou leurs désirs mais de ne laisser personne sur le bas-côté : ils travailleront tous à un moment ou à un autre sur un média en ligne d'une part ; ils ont tous besoin de maîtriser les outils numériques pour exercer leur métier de journaliste quel que soit le support (enquêtes, compléments d'informations, recherche de témoignages via les réseaux sociaux, etc.) d'autre part.

Le Web, une « spécialité » pour quels débouchés ?

Jusqu'ici, le choix de l'École avait été très clair : tant que les rédactions web recrutent peu de journalistes, on n'oriente pas tout un groupe d'étudiants vers une pratique intensive du journalisme web, comme on le fait pour la radio, la presse écrite, l'agence ou la télévision. Pas assez de débouchés en sortie d'école. Nous proposons une seule spécialisation pour les étudiants de presse écrite, web et agence (soit environ 25 étudiants). Une fois sur le marché du travail, ils passaient fréquemment d'un support à l'autre : un CDD de quelques mois sur un site, des piges pour compléter dans la presse écrite etc.

Tout cela n'est pas relégué aux oubliettes en 2009-2010. Les étudiants sont confrontés aux contrats précaires lorsqu'ils sortent de l'École, souvent pendant plusieurs années. Ils passent de la presse écrite au Web, de la pige au CDD plus ou moins long. Au-delà du média, on peut aussi apprécier chez eux une certaine expertise sur le fond et non une extrême technicité ; idem, un jeune journaliste considéré comme un bon investigateur pourra lui aussi passer d'un support à l'autre sans souci parce que ce n'est pas sa maîtrise du Web qui sera observée à la loupe mais ses qualités d'enquêteur.

Néanmoins, la question s'est posée de savoir si l'École accompagnait le développement des rédactions web dans les groupes de presse qui jusque là fonctionnaient exclusivement sur le papier, aux côtés des *pure players*. La PQR notamment, pour certains titres du moins, développe des projets, plus ou moins ambitieux, pour lesquels elle doit recruter des jeunes journalistes. Les radios et télés également développent leurs sites.

À condition de la limiter à un nombre restreint d'étudiants (comme nous le faisons pour l'agence de presse, qui recrute au final assez peu), il nous a semblé opportun de créer une spécialité web et de pousser un groupe – neuf étudiants en 2009-2010 – vers une appropriation encore plus fine des outils numériques.

Ils font encore de la presse écrite, car certains y reviendront à un

moment ou un autre (édition papier, réalisation du magazine de fin d'année) ; ils réalisent leur session enquête sur le Web (type Rue89) et un web documentaire qui leur permet de réfléchir à la multiplicité des formats et à la créativité sur le Web.

Dans un avenir proche, nous ne reviendrons pas sur le principe d'une « spé Web » ; celle-ci sera chaque année amenée à évoluer. Jusqu'à quel niveau de technicité former nos étudiants, qui ne sont pas, rappelons-le, webmasters, mais bien des journalistes ? Maîtriser en partie la technique permet souvent aux journalistes de garder le pouvoir dans les rédactions ? Quels nouveaux métiers se créent et quelles frontières à l'intérieur des rédactions ? Qu'est-ce qui est du ressort d'un journaliste et qu'est-ce qui ne l'est pas ? L'organisation du travail par supports, presse écrite, iPad, mobile, radio, TV sera-t-elle toujours de mise dans les rédactions, donc dans les écoles de journalisme ? Autant de questions qui se posent à la profession, dès l'École donc.

Le numérique bouleverse les habitudes

Les enseignements numériques sont différents car ils ne reposent pas sur des décennies de pratique dans les rédactions et que justement, dans la profession, les rédactions web font encore souvent figure de laboratoires, composés de petits groupes de journalistes supposément assez créatifs et plutôt jeunes. Plus généralement, les pratiques pédagogiques se modifient avec le numérique, bien au-delà des écoles de journalisme.

Alors que nos enseignements fondamentaux sont basés sur la transmission verticale du savoir, essentiellement nés de l'expérience professionnelle des journalistes qui le dispensent, les *digital natives*¹ reçoivent donc, pour le moment, leurs enseignements des *migrants natives*. Pour tout autre « matière » (interview, flash radio, montage, etc.), cela ne pose pas de problème. Cela peut s'avérer plus compliqué quand le savoir, justement, est numérique. Car ce ne sont plus les anciens qui ont à apprendre aux jeunes, mais c'est à ces derniers, si familiarisés avec l'univers modernisé, d'apprendre aux premiers.

« Cette rupture a des conséquences multiples, note Jean-Pierre Corniou², qui ne sont certes pas toutes négatives, mais marquent notre environnement : carences pédagogiques des jeunes « natifs numériques », plus intuitifs que raisonnés, claire inflexion du sérieux vers le ludique, flux d'innovations trop rapides pour être pleinement exploitées et métabolisées, syndrome de l'instantané »... À charge pour les plus anciens de (re) trouver leur place et de (re) donner un sens à l'ordre générationnel. Qui réside donc,

peut-être, dans la capacité à ralentir et à freiner les élans, à faire digérer.

Dans son article « Les manifs de la société horizontale » dans *Le Monde* (21 déc 2008), le journaliste Jean-Michel Dumay explique ceci. Le numérique fait naître une civilisation en rupture : horizontale, transverse, e-médiate. Certains enseignants, parfois même dans les grandes écoles, font cette autre observation. Les jeunes adultes zappent d'un cours à l'autre, cherchant moins la magistralité que le partage d'expériences. On prend ou on ne prend pas. Cela rapproche, via la technologie, des modèles scandinaves où l'écolier apprend que l'instituteur n'a pas le monopole du savoir et est encouragé à s'appuyer sur ses camarades pour apprendre et progresser

L'enseignement du numérique, au-delà de l'apprentissage technique, bouleverse les principes mêmes de la pédagogie, ouvrant le champ à de nombreuses réflexions.

Au cœur du débat « polyvalence-spécialisation »

En octobre 2009, des étudiants de l'ESJ se sont amusés à réaliser une vidéo intitulée *Le journaliste du 21^e siècle*. Elle a été diffusée aux jeunes recrues de la 85^e promotion, pour leur premier jour à l'École. On y découvrait un pigiste, lourdement équipé d'une caméra, d'un trépied, de plusieurs micros, d'un ordinateur portable, de calepins et de stylos, téléphone vissé à l'oreille. Il travaillait seul, pour la télé, la radio, la presse écrite et le Web. Mal payé, jamais chez lui, il devait réaliser dans la journée quatre ou cinq reportages sur des actualités totalement différentes. Il enregistrait ses sujets sous un abri-bus. Le commentaire précisait que cet homme-orchestre était diplômé de l'ESJ, où il avait reçu « une formation multi-qualifiante ». Il ne se plaignait pas.

L'amphithéâtre a beaucoup ri. La caricature a certes fait son effet. Mais on entendait aussi dans ces rires une manière de se préparer au pire. Les Guignols de l'Info avaient déjà brocardé la polyvalence des journalistes d'I-Télé, capables à la fois de tourner, d'interviewer, d'écrire, de monter et de diffuser depuis leur petit car satellite. Même si la chaîne est ensuite revenue à des équipes plus souvent constituées de deux reporters, la tendance de fond est bien là : on demande aux journalistes de savoir tout faire.

Depuis longtemps déjà, cette polyvalence est de mise pour ce qui est du contenu : un bon journaliste est capable de traiter l'actualité économique, politique, sociale, culturelle, etc. Mis à part quelques filières spécialisées sur l'information sportive ou le journalisme scientifique, on peut affirmer que les écoles ne forment pas de

journalistes « rubricards ». La question de la polyvalence se pose en revanche au niveau du support : les journalistes travaillent aujourd'hui pour plusieurs médias (presse écrite, agence, Web, radio, télévision), soit en passant de l'un à l'autre au fil de leur parcours professionnel, soit en travaillant simultanément pour différents supports.

On peut rapidement identifier trois raisons majeures à ce phénomène : 1. la précarisation de la profession contraint les jeunes professionnels à toquer à toutes les portes ; 2. l'avènement de l'information sur Internet a imposé le pluri-médias à toutes les rédactions : *Le Monde* produit des documentaires, *Le Figaro* s'équipe d'un plateau de télévision, RTL ou Europe 1 publient des photos sur leur site internet ; 3. la recherche de rentabilité incite les patrons de presse à favoriser des synergies : l'agence sport de RMC emploie des journalistes capables de travailler pour BFMTV, RMC, BFM, et tous leurs sites internet.

Puisqu'il faut savoir tout faire, il faut être formé à tout. C'est ce que proposent les grandes écoles comme l'ESJ, avec des enseignements dans tous les médias pour tous les étudiants. À cet égard, la tendance à la polyvalence est une chance historique pour ces écoles : la rédaction en quête d'un reporter immédiatement opérationnel sur tous les supports ne peut plus hésiter entre un diplômé d'un centre de formation reconnu et un jeune qui voudrait se former sur le tas.

Néanmoins, former un étudiant de manière optimale sur tous les supports serait long, cher, et pas forcément utile pour tous : la spécialisation par médias est encore une réalité. En 2010, un journaliste intégré à une chaîne de télévision consacre la quasi-totalité de son temps à faire de la télévision. Il peut certes avoir son blog sur le site de la chaîne, ou proposer à l'internaute des images bonus non diffusées à l'antenne. Il n'empêche : 99% de son activité consiste à faire de la télévision. C'est avant tout cela qu'il doit savoir faire ; il doit donc être formé au mieux aux spécificités de ce média. Cela est vrai aussi pour la radio, pour l'agence (quoique Reuters, l'AFP ou AP développent aussi leurs agences d'images) ; peut-être moins pour la presse écrite, obligée plus que les autres à travailler sur le Web pour conserver son public.

Partant de ce double constat, l'ESJ forme des journalistes à la fois polyvalents et spécialisés. La première année, les étudiants touchent à tous les médias ; en début de seconde année aussi. Puis ils choisissent deux médias pendant un mois, avant de se spécialiser sur un seul au cours des six derniers mois d'études. Ainsi, tous les diplômés de l'ESJ sortent aujourd'hui avec au moins 180 heures de cours dans chaque média. Un étudiant qui a fait la spécialisation presse écrite est formé de

manière pointue sur ce média, mais il a la capacité de faire de la radio, de la télévision, de l'agence ou du Web. Mieux : la polyvalence s'est généralisée au niveau de chaque média. En télévision par exemple, le jeune diplômé est capable de tourner, écrire, monter, présenter et faire des directs.

Il reste que le curseur entre polyvalence et spécialisation n'est pas fixe. Il bouge d'année en année, selon plusieurs critères. Du côté des médias, il faudra être attentif, notamment, à la frontière entre l'équipe web et l'équipe du support historique. Aujourd'hui, les deux sont souvent assez distinctes : l'information sur tfl.fr est assurée par une vingtaine de journalistes spécialisés dans le Web, tandis que le 13 heures et le 20 heures sont alimentés par 200 journalistes de télévision. Ces deux groupes travaillent encore séparément, mais gageons qu'ils collaborent de plus en plus. Une école comme l'ESJ peut aussi jouer un rôle de prescription en la matière, en proposant des jeunes professionnels capables de mieux travailler sur deux supports.

Du côté des étudiants, la spécialisation par média reste aujourd'hui une option intéressante car elle permet de considérer les goûts et les talents. Une majorité d'étudiants souhaitent encore se spécialiser dans un média qui leur plaît ; il arrive aussi que la direction des études les oriente vers la spécialité où ils se sont montrés les plus prometteurs. Cela permet de prendre en compte les profils, les projets professionnels, et de mettre chacun sur la bonne rampe de lancement. Pour l'École, cela a l'avantage de constituer des groupes performants capables notamment de remporter des bourses et concours proposés aux étudiants en journalisme.

Une partie des étudiants pourraient tout de même se montrer intéressés par une hyperpolyvalence, en se formant jusqu'au bout de leurs études à plusieurs médias, voire à tous les médias. Cela concerne par exemple tous ceux qui envisagent de s'installer comme pigistes à l'étranger. Pourquoi ne pas imaginer une formule qui le leur permette ? Il faudra alors qu'ils comprennent que cette formule, aussi alléchante soit-elle sur le papier, n'est pas une panacée. Le recordman du monde de décathlon lance le javelot à 70,16 mètres, tandis que l'athlète spécialisé dans le lancer de javelot atteint 98,48 mètres. Le décathlonien court le 100 mètres en 10,64 secondes quand le Jamaïcain Usain Bolt, préparé spécialement pour cette épreuve, avale la distance en 9,58 secondes.

Pour résumer l'état de la réflexion à l'ESJ en ce début d'année 2010 : sans doute devra-t-on aller vers un peu plus de polyvalence pour tous les journalistes, en renforçant leur capacité à travailler sur le Web puisque ce nouveau support concerne tous les médias ; peut-être faudra-t-il proposer une spécialisation multi-supports à ceux qui le

souhaiteront ; le Web ne va pas tuer tous les médias, et les rédactions auront encore besoin de professionnels spécialisés sur des supports particuliers. Dans les années à venir, l'ESJ aura sans doute vocation à former à la fois des décathloniens et des lanceurs de javelots !

L'avenir passe par le retour aux fondamentaux

Le citoyen possède en 2010 – quand il en a les moyens économiques – une multitude de sources d'information que ni son père, ni son grand-père n'avaient connu avant lui. Il dispose de ces sources et peut lui même facilement devenir source d'informations via ses réseaux sociaux, blogs, sites. Ce constat intéresse au plus haut point le journaliste qui va pouvoir s'adresser à lui, en même temps que beaucoup d'autres, confrères journalistes ou pas.

Le citoyen de 2010 est gavé d'informations, rassasié, repu. Les journaux papier, médias traditionnels, les plus anciens, forts de leur expérience, informent à coté des gratuits, des stations de radios, des chaînes d'info continue télé qui déversent sans discontinuer et en boucle de l'information. À coté aussi des blogs déjà passés de mode et moins nombreux qu'il y a quelques années, supplantés par les réseaux sociaux Twitter et Facebook en tête, vecteurs de transmission d'à peu près tout ce qui peut être transmis en quelques signes limités ou quelques images.

Ce trop-plein d'informations rend encore plus indispensables et incontournables les principes fondamentaux, élémentaires du métier, ceux d'hier et d'avant-hier, socle de base de la profession à affirmer et réaffirmer encore dans les écoles, tant ils sont d'actualité et tant ils sont la planche de salut de la profession.

Ces bases sont connues : vérifier, recouper, sourcer, expliquer, mettre en perspective un fait pour qu'il soit ensuite assimilé, compris, reçu, pour provoquer une réflexion, un débat, une prise de position du citoyen en toute connaissance de cause. En d'autres termes, donner à comprendre et à réfléchir. C'est en respectant ces bases que le journaliste remplira son rôle dans la société et sera reconnu et identifié comme un fournisseur crédible d'information, un acteur et un citoyen de la démocratie. Il ne sera pas assimilé à un lecteur participatif, un utilisateur de réseaux sociaux générateur de contenus qui ne remplissent pas ce rôle et n'ont pas le même objectif, le même but et la même mission.

Le journaliste, plus encore aujourd'hui qu'hier, doit faire le lien entre les choses que nous ne comprenons pas, cette fonction d'explication, cette fonction de décryptage et de mise en perspective devient primordiale devant le

brouhaha et le chaos informationnel dans lequel baigne le « citoyen twitter » et duquel doit s'extraire le journaliste qui aura, lui, des comptes à rendre à ses lecteurs, à ses auditeurs, spectateurs. Deux événements récents d'actualité viennent de nous rappeler ces bases.

Le premier nous amène dans le Périgord. Cinq journalistes des radios francophones publiques s'y sont isolés dans une ferme, coupés des sources d'information journalistiques. Aucun journal, aucune radio, aucune télévision mais uniquement un réseau « social », Facebook, et un site de micro blogging (140 signes, pas un de plus svp), Twitter. Cette opération baptisée « huis clos sur le Net » a duré une semaine. Les journalistes isolés ont livré ensuite leurs impressions sur la manière dont ils ont été « informés » dans la semaine. Qu'en retenir ? Tout d'abord, les confrères disent avoir croulé sous une masse d'informations. Twitter est un robinet continu de sujets, émanant de tous horizons souvent inconnus. Le premier besoin de ces journalistes uniquement alimentés par Twitter et Facebook : faire un travail basique de journaliste, faire du tri. Choisir, valider, hiérarchiser, des informations brutes non sourcées non vérifiées et très souvent contradictoires... pouvant laisser pour le moins perplexe. Ensuite que des sujets présents dans l'actualité ne sont pas apparus sur les réseaux sociaux. Les sujets « people » y prennent une place démesurée, d'autres sont totalement absents et les journalistes de l'opération les ont découverts en sortant de leur ferme.

Le second nous ramène dans la région lilloise. Mardi 2 février 2010, 22 heures 40... une détonation très inhabituelle est entendue à Lille et à une soixantaine de kilomètres à la ronde. Quelques minutes à peine plus tard, Facebook et Twitter s'emparent de ce « boum » qui devient tout et n'importe quoi. « *Explosion d'une usine, la preuve les pompiers passent devant chez moi* », « *la centrale nucléaire de Gravelines vient d'exploser* », « *un avion vient de s'écraser à l'aéroport de Lesquin* » en passant par l'humoristique « *l'armée Belge envahit le Nord* ». À minuit, Facebook regroupe 2 000 membres dans le supermarché de la rumeur facile, l'auberge espagnole de l'information ou de ce qui y ressemble peu importe, du blanc au noir en passant par toutes les nuances de gris. Dans ce capharnaüm, une petite note rafraîchissante : « *Quelqu'un connaît un journaliste pour savoir ce qui s'est vraiment passé ?* ». Pendant ce déferlement, les journalistes se sont téléphonés entre eux, ont sollicité, pompiers, préfet de permanence, police, gendarmerie, leurs contacts, bref ont enquêté, recoupé, vérifié pour arriver à la conclusion : un avion de la base militaire de Cambrai a franchi le mur du son dans une zone où il n'aurait pas dû le faire, d'où la déflagration très inhabituelle. L'information est diffusée sur des sites d'information vers 1 heure du matin, sur les antennes de radio et dans la presse écrite le lendemain.

Cet épisode nous prouve que les réseaux sociaux peuvent être d'excellents

moyens d'alerte (que les étudiants journalistes doivent savoir exploiter), qu'ils peuvent aussi être un moyen parmi d'autres pour trouver un interlocuteur (même si l'on peut se demander si chercher et trouver une personne ressource est de même nature que d'inciter des inconnus à se désigner personne ressource).

Le défi devant la multitude de tuyaux dans lesquels circulent de l'information est de faire entendre aux étudiants des écoles que la première qualité n'est pas de se précipiter pour être « en ligne » quelques secondes ou minutes avant un autre, n'est pas de maîtriser tel réseau social, encore moins de le relayer ou de s'y fier, mais bien de s'attacher aux bases du métier : loin d'être passéistes ou rétrogrades, elles sont l'avenir de la profession ■

Notes

1. L'expression est de Mark Prensky, enseignant et chercheur américain,
2. Spécialiste des nouvelles technologies de l'information, ancien chef d'entreprise et enseignant